

De chancelantes filiations

André Carpentier, *Gésu Retard*, Montréal, Boréal, 1999, 258 p., 22,95 \$

Bertrand Gervais, *Oslo*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 180 p., 19,95 \$

Jean Pierre Girard, *Les inventés*, Québec, L'instant même, 1999, 300 p., 27,50 \$.

Geneviève Forest

Number 97, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37362ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Forest, G. (2000). Review of [De chancelantes filiations / André Carpentier, *Gésu Retard*, Montréal, Boréal, 1999, 258 p., 22,95 \$ / Bertrand Gervais, *Oslo*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 180 p., 19,95 \$ / Jean Pierre Girard, *Les inventés*, Québec, L'instant même, 1999, 300 p., 27,50 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 30–31.

André Carpentier, *Gésu Retard*, Montréal, Boréal, 1999, 258 p., 22,95 \$.
 Bertrand Gervais, *Oslo*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 180 p., 19,95 \$.
 Jean Pierre Girard, *Les inventés*, Québec, L'instant même, 1999, 300 p., 27,50 \$.



De chancelantes filiations

Souffrant d'un père manquant, des fils manqués déambulent dans la fiction québécoise actuelle. Se dessine là ce qu'on pourrait même appeler une tendance.

ROMAN
Geneviève Forest

ALORS QU'ÉMERGE AUJOURD'HUI, SUR LA PLACE PUBLIQUE, une certaine idée de la condition masculine, faut-il s'étonner que la littérature nous présente plusieurs personnages d'hommes à l'identité problématique ou en quête de leur propre parole ? On l'a vu par exemple dans *Les lettres à mademoiselle Brochu* (L'Effet pourpre, 1999), de Maxime-Olivier Moutier, où le narrateur met à nu son imaginaire et produit, dépourvu de toute censure, un discours sur l'amour et la sexualité. Dans cette mouvance se situent également, bien qu'exploitant des registres différents, les Carpentier, Gervais et Girard.

Chronique urbaine

Il s'appelle Gésu Retard, le narrateur du huitième livre d'André Carpentier, parce qu'il est né un 26 décembre. « Cet orphelin à tête d'Amérindien [...] chercha longtemps un père, un ami, un confident, sans jamais rien trouver de cela », dit de lui, en liminaire, un type nommé Tino Mongras. De cet ancien copain de jeunesse, Gésu fera, à la fin, le depositaire des « dix-sept dictées sur le temps vécu » qu'il rédige en huit journées et qui composent la matière du roman.

Fils d'un père inconnu et d'une mère qui l'a abandonné dans les poubelles des sœurs de la Charité de Québec, Gésu Retard devient professeur de géographie au secondaire, mais il est renvoyé après avoir commis quelques canulars de trop. Affligé de priapisme, irréductiblement solitaire, il est maintenant répartiteur à Hep Taxi ! « par fascination pour la trame urbaine » et appartient au mouvement poétique Spek, dont la vocation consiste à témoigner de la banalité quotidienne par des haïkus diffusés anonymement auprès des membres.

Un jour débarque à Montréal le célèbre mathématicien antillais Washington Desnombres, membre bostonien du mouvement, que Gésu doit héberger. Mais le visiteur n'est pas aussitôt arrivé qu'il disparaît.

Un esprit oulipien — c'est-à-dire ludique et érudit à la fois — commande à ce roman dont le prétexte est la mystérieuse disparition du mathématicien. Cet homme dont nous ne saurons presque rien possède

un redoutable sens de l'autodérision. Il a ainsi parsemé son *Calcul de l'impensé* d'annotations ironiques. « Tous ces titres du même pistolet ! Que d'efforts investis dans des projets de langage pour se construire des défenses contre l'angoisse ! » y lira-t-on notamment. Cela semble bien définir, aussi, l'entreprise du narrateur, entreprise qui emprunte à deux extrêmes du langage — le très bref haïku et la très longue dictée — et se termine lorsque Gésu Retard apprend son véritable nom. La recherche du mathématicien disparu, que le narrateur effectue en sillonnant à bicyclette le Plateau-Mont-Royal et en observant la faune des « Plateaucéphales », se double donc d'une découverte des origines.

Ce roman écrit par un professeur de littérature de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) souffre peut-être, cependant, d'être un exercice de style trop appuyé. *Gésu Retard* est un livre brillant, certes, et André Carpentier s'y montre virtuose. Mais cette chronique urbaine apparaîtra, au bout du compte, bien superficielle.



André Carpentier

L'ombre de Dédale

Lui aussi professeur à l'UQAM, Bertrand Gervais, à qui l'on doit notamment *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine* ainsi que le recueil de nouvelles *Tessons* (publiés chez XYZ éditeur), aborde de façon plus complexe que ludique, avec *Oslo*, la relation entre père et fils. Mitchell, le narrateur, a quitté Denver pour Montréal à dix-huit ans. « Je traverserais une frontière et, surtout, je récupérerais une langue paternelle, enfouie dans les cendres de mon passé. » Passé douloureux, marqué par la mort d'Oslo Spirit, le meilleur ami — nous apprendrons à la fin quelle part tragique et culpabilisante y prit le narrateur —, et par l'absence, l'indifférence obstinées, presque ostentatoires, du père.

Mitchell et Oslo rêvaient « à de lointaines destinées, Persée et la tête de la Méduse, Thésée et le Minotaure ». Thésée, lui, est un fils qui sera reconnu par le père dont il avait été séparé à la naissance. C'est, encore, le héros qui tue le Minotaure et sort du Labyrinthe de Cnosso construit par Dédale grâce au fil d'Ariane. Cet épisode mythologique parcourt le texte en filigrane, Gervais y renvoie



même explicitement, par exemple en affublant du curieux nom de « Noessos » le couple propriétaire du Palais des nains, un ancien musée qui deviendra le domicile du narrateur.

Mitchell s'est réfugié là pour écrire. « Je croyais qu'il suffisait d'habiter le Palais, ce lieu étrange et enchanteur, pour que l'inspiration fuse comme d'une source. » Erreur. Les rapports de Mitchell avec l'écriture, ainsi qu'avec l'espace ou son propre corps — une néphrite chronique l'oblige à des séances de dialyse, son allergie à la peau le force à éviter les contacts humains —, sont fondés sur le malaise. Tout au plus hante-t-il le parc La Fontaine où il se lie avec William Henry, un vieil homme aux pieds gangrenés qui a rompu avec son fils Simon voilà plusieurs années. Or, Mitchell s'est mis à fréquenter Simon, dont l'appartement est perpendiculaire au Palais, et à espionner son intimité grâce à un œil-de-bœuf qui donne sur la ruelle...

L'histoire de Simon, qui dort en « laissant son sexe exposé, comme le font les mâles dominants », et agit comme « un fils libéré de l'emprise de son père », semble l'envers de celle du narrateur. Exactement l'envers, même, réverbérée en un subtil jeu de miroirs — au propre comme au figuré les miroirs, ici, sont importants — qui peut-être annonce une traversée des apparences, celle-ci cherchant à s'effectuer d'un mâle à un autre mâle, si l'on peut dire. « Un fils. Qu'est-ce qui pousse un homme à le devenir ? À le rester ? », demande Mitchell. Il appert d'évidence que ce narrateur cherche à s'affranchir de sa condition de fils, que la libération nécessite une réappropriation de sa propre parole — d'où une cérémonie des aveux, cependant partiels, faits par Mitchell à Simon —, et que ce parcours sera souffrant. Tout cela s'affirme au moyen d'une écriture un peu distanciée, mais en même temps convaincante et sensible. Fiction qui tente de redonner voix et sentiment à l'homme tout en proposant plusieurs niveaux de lecture, *Oslo* est sans conteste un texte dense où s'affiche, par-delà l'investissement formel, la volonté d'avoir du sens.

La mère de Frankenstein

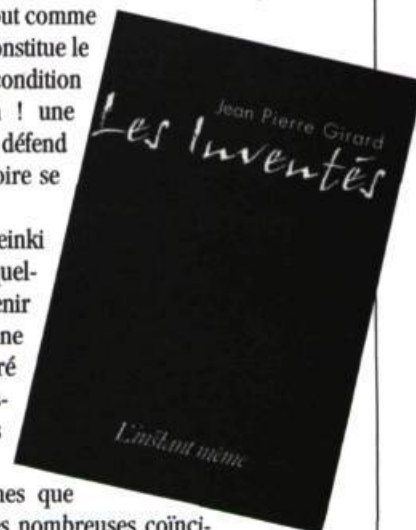
À l'instar de Bertrand Gervais, Jean Pierre Girard (déjà auteur, lui, de quatre recueils de nouvelles) propose, avec *Les inventés*, un premier roman. Son narrateur, le programmeur François Jutras — Freinki pour les intimes —, court le monde, « au propre et au figuré », au gré des contrats signés avec des entreprises qui exploitent de juteuse façon les pays de l'hémisphère Sud. François est un homme cynique, parce que blessé, et sa blessure, il la porte en évidence, bien affichée dans le moignon qui lui tient lieu de main gauche depuis qu'on l'a amputée...

Tout du long le narrateur s'adresse, on l'apprendra dès le début, à sa mère, une destinataire avec qui il entretient des rapports d'amour/haine. Le père est mort dans un champ, broyé par une moissonneuse-batteuse, peu avant le dix-septième anniversaire de son fils. « S'il est seul aujourd'hui, où qu'il soit, s'il est seul au moins a-t-il ma main, près de son ombre, c'est ce que je pense et c'est ce que je protège. » La mère, le père, le fils : trinité infernale, avec laquelle le narrateur, aujourd'hui presque quadragénaire, tente de se réconcilier tout en s'en libérant. Dans ce processus, il aura à gagner, et à assumer, son identité d'homme. « Je suis éclaté, je suis multiple et sécable, je suis un homme et je ne m'en excuserai plus jamais », dit-il d'ailleurs.

Voilà une parole forte, comme on en trouve plusieurs dans ce livre très écrit et truffé de phrases percutantes. Se plaçant sous le patronage symbolique de *Frankenstein or The Modern Prometheus*, le fameux roman de Mary Shelley dont on fait trop souvent l'économie du titre

exact, Girard nous convie à une incursion peu banale dans la psyché masculine avec ce narrateur qui emprunte en effet, ainsi que le dit explicitement son surnom hérité dès la prime enfance, à Frankenstein — créature devenue, « succulente métonymie, [...] à la fois le père et le fils, le monstre et le docteur ». Si, tout comme *Oslo*, *Les inventés* interroge ce qui constitue le fait d'être un fils et, partant, la condition d'homme, il est aussi, ô combien ! une expérience de langage tant Girard y défend l'idée que « [m]ot à mot, notre histoire se joue ».

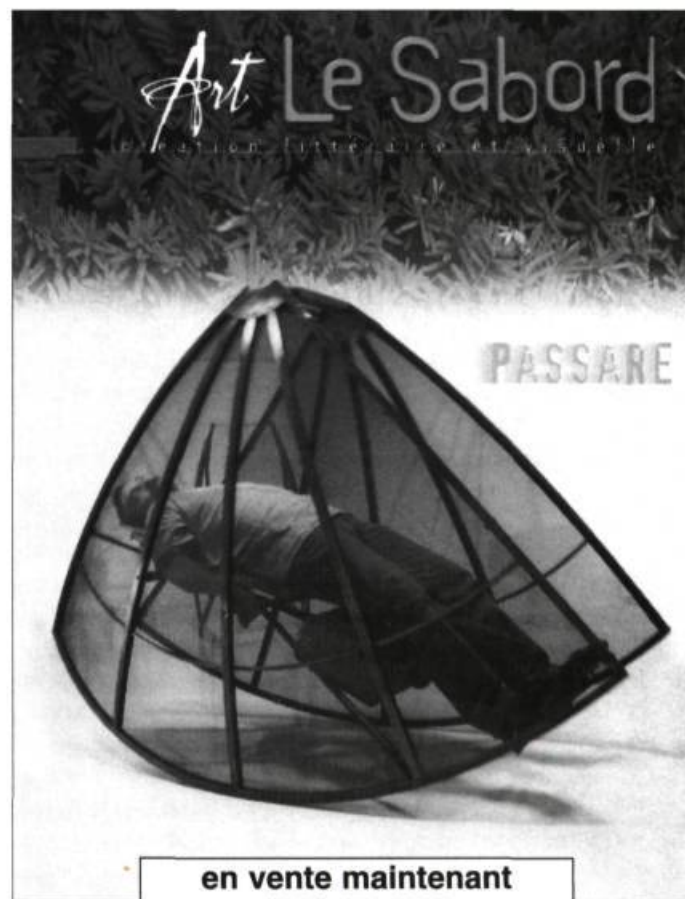
Pour renouer avec ses mots, Freinki aura besoin d'un Prométhée, de quelqu'un qui pourra enfin le faire advenir au monde. Il le trouvera en la personne de Charles, un compatriote rencontré dans un quelconque pays de l'hémisphère Sud et dont les lettres, « petites messagères bancales, petites unités de reconnaissance », sont les mêmes que celles du père. Ce n'est que l'une des nombreuses coïncidences mises en place par Jean Pierre Girard pour alimenter un foisonnant réseau de sens. Du coup, on pardonnera au roman ses quelques redondances pour plutôt saluer, dans *Les inventés*, l'exigence de son auteur.



Bertrand Gervais



Jean Pierre Girard



en vente maintenant
(819) 375-6223